

**Le Problème De L'excision Dans L'étude De "Le Bistouri Des Larmes" De
Ramonu Sanusi**

Hauwa Labo YUSUF

&

Festus Ayodimeji AKINTOYE

RESUME

Le Bistouri des larmes est un roman écrit par Ramonu Sanusi un écrivain Africain (Nigeria). A travers les recommandations dans son roman, nous venons de conclure que notre auteur est un féministe radical. Pour ce faire, les objectifs visés dans cette étude sont en premier lieu de faire savoir au peuple que l'excision est une mauvaise pratique bien qu' ancestrale. Et en deuxième point faire savoir à la société qu'elle peut combattre cette pratique. Ramonu Sanusi condamne la pratique de l'excision. Au cours de notre étude, nous allons montrer que notre auteur encourage surtout la libération de la femme à travers l'éducation féminine. Comme cette étude concerne la lutte des femmes dans la société, il nous est très utile de choisir les approches sociologique et féministe pour notre étude.

Mots-clés : *La société, l'excision, l'éducation féminine, la libération de la femme.*

Introduction

Dans la société traditionnelle africaine, les femmes sont toujours considérées comme gardiennes des valeurs ancestrales de leur communauté. Comme le constate, d'une manière pertinente Gillette (1995 :12), «la plupart des femmes qui défendent la pratique de l'excision "n'ont d'autres arguments que d'invoquer la coutume: Cela s'est toujours fait, ma mère, ma grand-mère, l'ont fait, donc mes enfants seront excisées ". A ce titre, les femmes ont la lourde et honorable tâche de

transmettre les pratiques ancestrales à la jeune génération: Cela n'explique-t-il pas, au moins en partie, le soutien sans faille qu'elles portent à l'excision considérée dans beaucoup de milieux traditionnels comme un rite de passage obligé de la fille dans la sphère des femmes? Comme le signale la célèbre romancière, ce passage de l'enfance à l'âge adulte est une véritable traversée marquée par une longue série d'épreuves morales et physiques destinées à introduire l'excisée, faut-il y insister, à la vie spirituelle et au monde des adultes. Lors de l'initiation, en effet, les jeunes filles restent aux côtés de plusieurs femmes âgées pour apprendre les traditions de la communauté.

"L'excision, aussi appelée mutilation génitale féminine ou clitoridectomie consiste en l'ablation du clitoris, y compris souvent les petites lèvres et parfois toute la partie externe de l'organe génital féminin, à l'exception des grandes lèvres " (Hosken & Erlich 1986 :22). Les mutilations génitales féminines signifient donc toutes procédures ou blessures qui modifient une partie ou la totalité des organes génitaux féminins pour des raisons culturelles ou autre raison non thérapeutique.

Selon l'analyse faite par Michel Erlich (1986) sur les mutilations sexuelles, près de deux décennies plus tôt, celle-ci retient, en fonction de l'ampleur de l'opération chirurgicale subie, une typologie comportant trois composantes de pratiques.

Type 1: l' « excision à minima »: opération relativement bénigne, celle-ci se réduit à l'ablation du capuchon clitoridien. Aussi est-elle appelée « circoncision sunna » pour marquer sa plus grande fréquence dans certains milieux musulmans. Il convient de noter que c'est le type d'excision le moins grave en terme de douleur et de risque pour l'excisée (Erlich 1986 :45).

Type 2: l' « excision commune » aussi appelée clitoridectomie par les scientifiques, consiste en l'ablation totale ou partielle du clitoris et des petites lèvres du vagin, et parfois de toute la partie externe de l'organe génital féminin, à l'exception des grandes lèvres. Cette forme d'opération sur le sexe féminin est sans doute la plus fréquente et la plus répandue: beaucoup de sociétés, qu'elles soient musulmanes, chrétiennes ou animistes y ont recours (Erlich 1986 :45).

Type 3: l' « infibulation » intervient lorsque l'excision de type deux (2) est accompagnée par la suture des grandes lèvres. Dans ce cas, les deux côtés de la vulve sont recousus ensemble à l'aide de fils ou d'épines et « ne présente plus qu'un très petit trou ne permettant que l'écoulement du sang menstruel et de l'urine jusqu'à la pénétration sexuelle» (Frank 1984:441). L'infibulation est donc l'une des formes les plus graves d'excision. Elle se pratique exceptionnellement au Mali, pour ne citer que le cas de l'Afrique occidentale francophone et anglophone.

Le moins qu'on puisse dire est qu'il n'existe pas un âge fixe pour ces interventions. Mais d'une manière générale, elles se pratiquent surtout entre deux et quatre ans, d'une part, entre sept et douze ans d'autre part. Il existe, cependant, des cas extrêmes où des bébés, comme des femmes adultes, subissent l'excision.

Selon Erlich (1986 :46), il ressort que cette persistance est liée aux pesanteurs socioculturelles. En réalité, cette pratique culturelle est fortement ancrée dans les

mœurs quoique vidée de tout son contenu historique et culturel. Elle engendre diverses conséquences graves et souvent dramatiques. Les conséquences médicales immédiates sont celles qui interviennent dans les suites immédiates ou pendant la première semaine après l'acte. Les conséquences médicales tardives sont celles qui surviennent à partir de la première semaine après l'acte. Les conséquences psychosociales se résument en des épisodes de dépressions, d'anxiété, d'irritabilité, de frigidité etc., conduisant aux conflits conjugaux entraînant souvent des divorces. Pour mieux aborder le sujet de l'excision en Afrique, nous allons nous servir de l'œuvre *Le Bistouri des larmes* écrite en 2010 par Ramonu Sanusi.

Il faudrait reconnaître qu'il n'y a pas de solution miracle à l'excision. Seules les populations sont en mesure de modifier ou de passer outre une coutume ancestrale, en prenant, individu par individu, famille par famille, et même village par village, la décision de ne plus exciser les filles. En effet, bien que l'excision soit une violation grave des droits les plus élémentaires des femmes et des filles, notre conviction est établie que si l'on force les individus à abandonner cette pratique en faisant adopter et appliquer une loi sans le soutien et l'adhésion des communautés, la pratique risque de tomber dans la clandestinité. Il serait donc plus difficile d'aider les personnes affectées.

Un bref aperçu de *Le Bistouri des larmes*

Le Bistouri des larmes nous fait part de la vie d'une fille Malimouna qui vit à Boritouni, à 800 kilomètres de Salouma, la capitale, un petit village perdu au milieu de nulle part où tous les habitants vivent dans le respect des traditions. Il ne viendrait à personne l'idée de contester contre le caractère inéluctable des traditions. Le fait d'échapper aux affres de l'excision représente donc pour Malimouna un événement tout à fait inattendu. Mais le soir de ses noces, ce secret ne passe pas inaperçue et son mari découvre horrifié que sa jeune épouse n'a pas subi les mutilations rituelles auxquelles nulle femme de la région n'a jamais pu se soustraire. Toutefois, avant que le vieil homme soit revenu de sa surprise, Malimouna l'assomme avec une statuette qui se trouve à portée de sa main et s'enfuit aussi vite que possible. Ainsi commence un long périple semé d'embûches.

Problèmes et conséquences de l'excision dans *Le Bistouri des larmes* de Ramonu Sanusi

Le thème dominant dans *Le Bistouri des larmes* de Ramonu Sanusi est l'excision. C'est une pratique qui consiste à couper une partie du clitoris d'une jeune fille chez certain peuple au nom de la coutume. Pour les Mandibous, l'excision ou la circoncision était pratiquée sept jours après la naissance. Il est de coutume que toutes les jeunes filles passent par ce rituel. Brahima le maître exciseur de Mandibou a hérité ce métier de ses parents. Il pratique son métier tant bien que mal. A entendre seulement sa voix, les enfants ont peur de lui. Et même les femmes qui amènent leurs enfants pour ce rituel ont également peur de lui parce qu'elles ne savaient point ce que serait le sort de leurs enfants. La peur se lisait sur leurs yeux

et quelque fois elles versaient des larmes. Comme le dit Sanusi (*Le Bistouri... p. 76*), « Bien que certains enfants soient morts suite aux pratiques de l'excision, pour les Mandibou c'était le sort qui l'avait voulu ».

Pendant des années, Brahima a pratiqué une profession pour laquelle il n'a reçu aucune formation. Au nom de la coutume, la plupart des filles ont perdu leur vie et quelque fois elles sont plongées dans une stérilité permanente. Tel est le cas de Yétoundé le personnage principal du *Bistouri des larmes*. Elle a été victime des pratiques coutumières :

Enfin vint le tour d'Abiatou, le nouveau-né. Brahima, écarta les jambes d'Abiatou, saisit son clitoris et le trancha. Il en trancha plus qu'il ne voulait et créa ainsi un grand trou dans le sexe d'Abibatou. Le sang gicla même deux fois plus en volume plus que celui des enfants précédemment excisées ; Rahina s'évanouit. Les autres femmes s'empressèrent de lui verser de l'eau froide sur la tête, elle reprit conscience. Abiatou criait fort ; Rahina se mit à pleurer, elle poussa Brahima et ces deux jeunes hommes, et leur arracha sa fille. Brahima qui racla sa gorge reconnu sa faute. Il avait détruit le sexe de l'enfant mais savait-il que si Abiatou grandissait elle ne pourrait pas avoir des enfants (Sanusi, *Le Bistouri... p.79*).

Cet extrait nous montre que la joie qui venait avec le nouveau-né, Abibatou Yétoundé était transformée en malheur et les pleurs ne finissaient pas. Quel malheur à cause des traditions ! La brutalité psychologique causée par le bistouri de Brahima, un bistouri des larmes, un bistouri des malheurs, un bistouri des cultures barbares « Allait créer des larmes infinies, des larmes qu'Abibatou devait verser toute sa vie, des larmes qui ne sècheraient jamais, des larmes qui devaient détruire sa vie et la conduire partout où elle irait » (Sanusi, *Le Bistouri... p.79*).

Ainsi, Yétoundé (Abiatou) a connu le malheur dès le jour de son excision. L'effet psychologique est grave. Elle devient en fin de compte une femme incapable d'avoir un enfant. En Afrique, la plus grande joie de la femme c'est d'être mère ; et c'est la raison pour laquelle notre protagoniste, Yétoundé pleure toujours. Car, cela faisait deux ans que « le couple Lamine/Yétoundé avait célébré leur mariage à Mandibou » (Sanusi, *Le Bistouri... p. 148*) et ils attendent avec impatience une grossesse qui ne venait pas. Et « Quand survenaient de petites mésententes entre Yétoundé et ses amies de service, celles-ci l'insultaient et l'appelaient « la femme incapable d'enfanter » (Sanusi, *Le Bistouri... p.150*).

Il ne se passait pas un jour où Yétoundé ne pleurait pas. En dépit de leur aisance financière, Lamine et Yétoundé n'avaient pas pu venir à bout de ce problème. Yétoundé se bat dans tous les coins de la ville à la recherche du remède de sa stérilité car ni Yétoundé ni son mari Lamine ne connaît l'origine de ce problème. Ils avaient même consulté le gynécologue Daouda qui leur a fait des examens médicaux mais leur dit qu'il n'avait rien trouvé d'anormal. Mais Yétoundé ne

s'était pas arrêté là. Elle est aussi allée à son village pour demander à ses parents ce qui ne va pas en elle. C'est alors que Rahina la mère de Yétoundé lui révèle la réalité des choses :

Bala et Rahina étaient vieux à présent. Ils savaient que Yétoundé avait des problèmes suite à l'excision mais ne lui avait jamais parlé. C'était donc la première fois qu'ils abordent le sujet ensemble. Ils se souvenaient de ce bistouri des larmes ; ils se souvenaient de Brahima, d'Ali et de Mamadou. Leurs larmes coulaient ainsi que celles de Yétoundé : on dirait qu'ils pleurent un mort (Sanusi, *Le Bistouri...* p.159).

Cette découverte de la vérité sur sa situation à amené le protagoniste à commettre un crime. C'est ainsi que « le bistouri des larmes a mis Yétoundé en prison » (Sanusi, *Le Bistouri...*p.167). Elle est allée en prison parce qu'elle s'était vengée. En effet,

Yétoundé s'arrêta d'abord chez Ali (l'un des garçons de Brahima). Il s'apprêtait à exciser d'autres enfants quand elle surgit en tonnant de colère. Ali n'en crut pas ses yeux lorsque Yétoundé sortit le pistolet de son sac à main et le brandit sur lui. Avant qu'il ne puisse s'échapper, celle-ci tira sur lui et elle prit la direction de la maison de Mamadou (le deuxième garçon de Brahima) (Sanusi, *Le Bistouri...*p.162).

A cause de l'excision, Yétoundé est terriblement bafouée et déchirée : « Ma chère Adiza, remercie Dieu que je suis encore en vie. Ce lieu est un enfer, ce n'est pas une prison. J'ai vu la Mort là mais elle n'a pas voulu de moi » (Sanusi, *Le Bistouri...* p.186).

Une autre conséquence c'est que puisque Yétoundé ne pouvait pas accoucher un bébé, son mari, Lamine épousa une autre femme. Voilà une fois encore comment le bistouri de Brahima a détruit le mariage de Yétoundé, un enfant africain innocent. Ce bistouri en question est vraiment le bistouri de la douleur et de l'angoisse :

Yétoundé s'approcha le landau dans lequel se trouvaient les deux enfants; elle les regarda les deux enfants et comprit que c'étaient ceux de Lamine, son mari Lamine. Ces deux enfants lui ressemblaient et Yétoundé savait maintenant que son mari avait eu des enfants. Elle sourit aux tout petits puisqu'elle adorait les enfants même si elle n'en avait eu aucun ; elle n'enviait pas Binta pour autant. Yétoundé sortit après s'être assuré qu'elle avait ramassé tout ce qui lui appartenait dans cette maison. Elle alla dans le garage et tenta de démarrer sa voiture qui était garée là depuis qu'elle est allée en prison » (Sanusi *Le Bistouri...* p. 191).

Lutte émancipatrice contre l'excision dans *Le Bistouri des larmes* de Ramonu Sanusi

Attaquer un bébé à sa naissance, utiliser des couteaux et d'autres instruments pour lui enlever un tissu sain, fonctionnel, sans consentement et tout cela sans anesthésie, sont des gestes qui devraient susciter un tollé de protestations. Un enfant est un être innocent et fragile. Il ne peut pas décrire sa douleur avec des mots. Il n'a que ses cris, ses pleurs, ses yeux et peut-être ses mains pour exprimer sa souffrance et son sentiment. Donc, c'est la préoccupation de Ramonu Sanusi, à travers *Le Bistouri des larmes* de mettre l'accent sur le fait que l'excision est une tradition violente, une culture barbare et primitive qui provoque des souffrances et des douleurs donc la pratique doit être abandonnée en Afrique.

Ramonu Sanusi, par son écrit, mène une lutte émancipatrice contre l'excision en montrant ces méfaits. Au sein de toutes les sociétés où elle est en usage, l'excision constitue une manifestation de l'inégalité des genres profondément ancrée dans les structures sociales, économiques et politiques. Dans la pratique, cependant, cette dimension n'est pas explicitement abordée et parfois même pas reconnue par les personnes qui l'approuvent et la perpétuent. Dans de nombreux cas, les parents ou les autres membres de la famille perpétuent une tradition qu'ils savent être nuisibles pour la santé physique et psychologique de leurs filles. Les mères organisent le rite car elles considèrent que cela fait partie de leur devoir d'éduquer convenablement leur fille et de la préparer à l'âge adulte et au mariage. Ainsi, " Bien que certains enfants soient morts suite aux pratiques de l'excision, pour les Mandibou c'était le sort qui l'avait voulu " (Sanusi, *Le bistouri...* p.76)

A travers cet extrait Ramonu Sanusi veut rappeler à la société pratiquante de l'excision que la mort d'un bébé au cours de l'excision n'est autre chose qu'un crime contre l'humanité. Notre auteur est un émancipateur de la cause de la femme qui continue toujours sa lutte en faisant ressortir les problèmes de l'excision dès le premier jour de sa pratique sur Yétoundé :

Enfin Brahima, écarta les jambes d'Abibatou, saisit son clitoris et le trancha. Il en trancha plus qu'il ne voulait et créa ainsi un grand trou dans le sexe d'Abibatou. Le sang gicla même deux fois plus en volume plus que celui des enfants précédemment excisées ; Rahina s'évanouit. [...]Brahima qui racla sa gorge reconnu sa faute. Il avait détruit le sexe de l'enfant mais savait-il que si Abiatou grandissait elle ne pourrait pas avoir des enfants (Sanusi *Le bistouri...* p.78).

Et voilà comment Sanusi nous expose sans crainte les problèmes causés par la pratique de l'excision pour demander une abolition de celle-ci. Tout simplement, le rôle d'un auteur créatif est utile dans toutes les communautés humaines. Cet extrait nous montre que la joie qui venait avec le nouveau-né, Abibatou Yétoundé s'était transformée en malheur et les pleurs ne finissaient pas. Quel malheur à cause des traditions ! Car, la brutalité psychologique causée par le bistouri de Brahima,

un bistouri des larmes, un bistouri des malheurs, un bistouri des cultures barbares : « Allait créer des larmes infinies, des larmes qu'Abibatou devait verser toute sa vie, des larmes qui ne sècheraient jamais, des larmes qui devaient détruire sa vie et la conduire partout où elle irait » (Sanusi, *Le bistouri...* p.79).

En lisant *Le bistouri des larmes* de Ramonu Sanusi, ses multiples dimensions nous frappent beaucoup. Le lecteur y trouvera ce qu'il veut: roman sociologique, roman psychologique, roman philosophique ou roman politique parmi d'autres. Cependant, c'est le thème de l'excision qui domine dans le roman, ainsi que de la lutte contre sa pratique. Comme écrivain réaliste et engagé, Sanusi a tendance à rechercher la vérité et la justice sociale. Il travaille dans son monde. Il repose sur un aspect concret et la raison pour faire une démarche scientifique. L'observation, la description et l'analyse critique sont les meilleurs moyens d'exploitation pour notre écrivain à travers son œuvre. C'est toujours dans le cadre de sa lutte que Ramonu Sanusi présente Brahim (l'exciseur de Mandibou) entant qu'un homme qui n'a reçu aucune formation pour l'excision :

Pendant des années Brahim a pratiqué une profession pour laquelle il n'a reçu aucune formation. Au nom de la coutume la plupart des filles ont perdu leur vie et quelque fois elles sont plongées dans une stérilité permanente. Elle a été victime des pratiques coutumières. Elle aurait refusé de subir ce rituel si elle avait le choix. Malheureusement, bon nombre de filles de son âge ne pourraient au moment de l'excision décider autrement (Sanusi, *Le Bistouri...* p.76).

De plus l'auteur, Ramonu Sanusi, utilise sa plume pour faire ressortir que toute sorte d'excision aboutissant à perturber la sexualité et le déroulement de la grossesse ou de l'accouchement doit en revanche être interdite. Car selon lui,

L'excision était comme un fétiche qui ne pouvait pas aider ; mais à quoi sert donc un fétiche qui ne peut pas aider? Si un fétiche ne peut pas aider une personne, il doit la laisser telle qu'il l'a trouvée au lieu de la détruire. L'excision était donc comme un fétiche et a détruit la vie d'Abibatou (Sanusi, *Le Bistouri...*p.81).

Ces approches de l'auteur prennent acte du fait que la décision d'abandonner la pratique doit venir des communautés elles-mêmes et refléter un choix collectif, publiquement revendiqué, solidement ancré dans le respect des droits humains. Une meilleure compréhension des droits humains fournit aux communautés l'instrument de leur propre transformation sociale. La dimension collective explicite renforce le pouvoir des familles individuelles et leur épargne le choix difficile de devoir rompre avec la tradition.

Toujours dans sa lutte émancipatrice contre l'excision, Ramonu Sanusi recommande de prendre des mesures efficaces appropriées en vue d'éradiquer la

pratique de la circoncision féminine en insérant la présence du père Benoît à Mandibou. Selon lui,

L'excision de Yétoundé avait coïncidé avec l'arrivée du père benoit à Mandibou : ce dernier était arrivé à Mandibou un soir avec deux sœurs catholiques... L'étonnement des Mandibou était très grand car, pour la première fois on voyait des êtres humains blancs habillés de blanc du haut en bas (Sanusi, *Le Bistouri...* p.82).

En effet, le père Benoît et les sœurs Anne-Marie et Antoinette introduisent dans leurs programmes de santé des actions visant à éradiquer la circoncision féminine dans la sphère de la santé publique. Ce débat a souligné l'importance de promouvoir et de protéger les droits des filles en brisant le cercle des traditions et des préjudices nuisibles aux femmes, ainsi que la nécessité de l'éducation pour donner aux filles l'assurance et les instruments qui leur permettent de faire librement les choix les concernant. Ainsi, « Le père Benoît s'était lui-même chargé cette année de conduire Yétoundé à son collège de Lago en compagnie de quatre autres filles de l'école catholique de Mandibou » (Sanusi, *Le Bistouri...* p.101). De même, on apprend que « Sept nouvelles années s'étaient rapidement écoulées et Yétoundé avait terminé ses études au collège des filles de Lago. Durant tout le temps qu'elle y avait passé, Yétoundé avait travaillé avec ardeur et avait obtenu son baccalauréat avec mention très bien à l'âge de 17 ans » (Sanusi, *Le Bistouri...* p.107).

Entant qu'écrivain africain, Sanusi continue toujours sa lutte émancipatrice en critiquant le mal causé par nos traditions. L'excision est une intervention dangereuse, voire mortelle, ainsi que source de douleurs et de maux indicibles. Cette pratique viole les droits humains fondamentaux des filles et des femmes car elle les prive de leur intégrité physique et mentale, de leur droit à une existence exempte de violence et de discrimination, et dans le pire des cas, de la vie même. Ainsi, « Yétoundé devient complètement une femme incapable d'avoir un enfant. Quand survenaient de petites mésententes entre Yétoundé et ses amies de service, celles-ci l'insultaient et l'appelaient la femme incapable d'enfanter » (Sanusi, *Le Bistouri...* p.150).

Cependant, les parents de Yétounde n'auraient pas pu agir autrement et il est loin de parler de violence. Ils voulaient faire de leur mieux pour elle, leur seul enfant. Maintenant qu'elle est en mesure de dire la tristesse et la douleur qui ont marqué son histoire, et que la mutilation génitale des filles n'est plus appropriée aujourd'hui, il était déjà trop tard.

Il est aussi important de noter que c'est toujours dans le cadre de la lutte émancipatrice que Ramonu Sanusi a expliqué le cas de Yétoundé en prison. Comme il le dit : « Le bistouri des larmes a mis Yétoundé en prison » (Sanusi, *Le Bistouri...* p.167). Elle est allée en prison parce qu'elle s'était vengée :

Yétoundé s'arrêta d'abord chez Ali (l'un *des garçons de Brahima*). Il s'apprêtait à exciser d'autres enfants quand elle

surgit en tonnant de colère. Ali n'en crut pas ses yeux lorsque Yétoundé sortit le pistolet de son sac à main et le brandit sur lui. Avant qu'il ne puisse s'échapper, celle-ci tira sur lui et elle prit la direction de la maison de Mamadou (*le deuxième garçon de Brahima*) (Sanusi, *Le Bistouri...* p.162).

Sanusi veut donc démontrer que c'est à cause de l'excision que Yétoundé est terriblement bafouée et déchirée : "Yétoundé, ma cliente, souffre toujours de cette excision et ne pourra jamais enfanter ; ce qui a fait d'elle une névrosée, ajouta Maître Niga" (Sanusi, *Le Bistouri...* p.162).

Cet extrait met aussi en relief la lutte que mène l'auteur contre l'excision. Au tribunal l'avocat qui a jugé Yétoundé était une femme qui s'appelle Maître Harouna. Harouna est décrite par Sanusi comme une femme qui était contre l'excision car durant son séjour aux Etats-Unis, elle avait rencontré des femmes qui parlaient de leur mouvement contre l'excision en Afrique. Et Mme Harouna avait aimé leur idée.

Pour mettre en place un environnement protecteur pour les enfants et pour accélérer le revirement sociétal indispensable à l'abandon de l'excision, Sanusi explique que même l'avocat qui a jugé Yétoundé n'a pas voulu que le protagoniste soit emprisonné mais elle n'a pas le choix car Yétoundé a tenté de commettre un crime. C'est pourquoi elle lui dit:

Yétoundé, tu as tenté de commettre un crime et pour cela, je t'envoie en prison pour trois ans, dit-elle. Je t'y aurais envoyé pour le reste de tes jours s'il ne s'agissait pas d'une affaire d'excision. Avec le temps. Ton cas pourra être réexaminé (Sanusi, *Le Bistouri...* p.162).

Ramonu Sanusi encourage toujours une campagne de lutte contre l'excision à travers Yétoundé même après sa sortie de prison. Il préconise que, grâce à une lutte vivement collective, l'excision va disparaître progressivement mais sûrement. Ce qui est souhaitable c'est qu'elle disparaisse à jamais:

Le weekend, Yétoundé tenait des réunions avec les parents d'élèves, réunions auxquelles les femmes étaient aussi conviées. Yétoundé profitait de ces occasions pour sensibiliser les parents d'élèves aux dangers de l'excision, du mariage forcé, et d'autres questions. Elle avait rigoureusement organisé des campagnes contre l'excision et même la circoncision (Sanusi, *Le Bistouri...* p.202).

Ramonu Sanusi est aussi féministe. Indirectement, il prêche pour la réhabilitation efficace des pauvres gens/citoyens dans la société africaine. La lutte contre l'excision ne s'arrête pas seulement au village de Yétoundé. La campagne s'élargit jusqu'au jour où Yétoundé rencontra le président de la République Bananière de Nigara pour demander une abolition totale de l'excision sur tout l'étendue du territoire national. En effet,

Un beau jour le président invita Yétoundé à son bureau. Il lui annonça qu'il voulait son accord car il désirait la nommer ministre des Affaires Sociales. Yétoundé, bien qu'agréablement surprise, posa ses conditions ; elle voulait que le président fasse abolir l'excision dans tout le pays. Le président ne le lui refusa pas et signa illico un décret qui, désormais, abolissait la pratique de l'excision dans toute l'étendue du territoire (Sanusi, *Le Bistouri...* p.202).

Conclusion

L'attachement à la tradition se traduit par la volonté des parents d'éviter à la fille le danger de la marginalisation. Autrement dit, la lutte contre une telle pratique que la majorité de la population considère comme ancestrale, ne peut être une sinécure. Il faut s'attendre à ce que se développent toutes sortes de résistances dès lors qu'il est question de sa suppression ou même de sa répression. Toutefois, des possibilités d'assouplir celles-ci existent. Il s'agit, entre autres, de mener les actions essentielles suivantes. D'abord sensibiliser aux conséquences néfastes de l'excision sur le plan médical. Ensuite éduquer, dans la mesure où, selon Kassi (2004 :131):

La volonté de purifier, de préserver la chasteté, la dignité de la femme en contrôlant sa sexualité est une véritable forme de violence exercée sur la liberté, le corps et la psychologie de la femme. Mais puisqu'elle-même se trouve au cœur de la perpétuation de certains rites comme l'excision, seule son éducation peut constituer le facteur décisif de la transformation sociale.

Le problème de l'excision en Afrique inscrit l'œuvre de Ramonu Sanusi dans une lutte pour l'émancipation de la femme dans la société africaine traditionnelle. L'auteur s'inspire des réalités africaines sur la condition féminine et donnent une lecture assez plausible de ce qui est et doit être le combat féministe en Afrique. De ce fait, Sanusi milite pour une action féministe qui mobilise les efforts conjugués de tous membres et toutes les institutions de la société : des femmes d'abord, des hommes aussi et ultimement de la société entière.

Bibliographie

Cuasante, Fernández Elena (1998). *Keita, Fatou, Rebelle, Nouvelle Editions Ivoiriennes*. Paris: Présence Africaine.

Erlich, Michel (1986). *La femme blessée. Essai sur les mutilations sexuelles féminines*, Paris: L'Harmattan.

Hicks, Esther (1993). *Infibulations: Female Mutilation Islamic Northeastern Africa*. London: Transaction Publishers.

Kassi, Bernadette K (2004). *De La Littérature au féminin à la littérature: Sujets du discours et Écriture dans le roman francophone au féminin* (Québec/Afrique Subsaharienne). Ottawa: National Library of Canada / Bibliothèque nationale du Canada.

Ogundokun, S. A. (2013). *Le Bistouri des larmes* de Ramonu Sanusi: *Une Denunciation d'une tradition bétifiante* in *Journal of Arts and Humanities* (JAH), Ibadan: University of Ibadan

Onyemelukwe, Ifeoma (2004). *Colonial, feminist and postcolonial Discourses: decolonization and globalization of African literature*. Zaria: Labelle Educationnel Publishing.

Sanusi, Ramonu (2010). *Le Bistouri des larmes* (2nd Edition), Ibadan: Graduke Publishers

Sanusi, Ramonu et Mufutau Tijani (2011). *Comprendre la littérature africaine d'expression française (Sud du Sahara)* Ibadan: Graduke Publishers, Nigeria.

Tijani, M. (2009). *Guide de pratique pour la rédaction de mémoire et la méthodologie de la recherche*, Ibadan: Agoro Publicity Company.